Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Un abus dangereux : (chronique genevoise) : 3
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177368

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

distraction instructive en visitant la fonderie de poches en bois, qui donne tant de vie à cette localité.

Comme on le voit, chaque raisin possède une propriété particulière, mais tous ont pour effet immédiat de soulager la bourse du malade ; c'est un fait constant; tandis que par un contraste frappant, celle de l'hôtelier, du médecin même, augmente considérablement. Ces derniers du reste ne paraissent pas en souffrir.

UN ABUS DANGEREUX.

3.

(Chronique genevoise.)

Dans une petite chambre à coucher parfaitement disposée comme celle de Mlle Mareillo, nous trouvons un jeune homme essayant devant une glace un brillant costume de hussard.

— Ma mère a beau dire, murmura-t-il entre ses dents, cet habit me va très-bien, je suis un fort joli garçon !

Et pour mieux se voir, il approcha la bougie de la glace en chantonnant :

Ah ! quel plaisir d'être soldat ! etc.

« Stupide plaisir ! s'aller faire tuer pour les autres, merci !...

» J'estime la carrière militaire en théorie, en pratique, je la méprise ! Fi ! se soumettre à des supérieurs !... Quel enfer anticipé !

» Mes parents ont bien agi en achetant la bourgeoisie de Genève ; si j'eusse eu un mauvais sort en tirant à la conscription, j'aurais certainement grossi le catalogue des déserteurs. »

Puis passant rapidement à un autre ordre d'idées.

« On prétend que les femmes ont un penchant pour les militaires, ajouta-t-il en retroussant fièrement sa moustache, je vais en faire l'expérience ce soir au bal masqué.

» Du reste, je ne dois pas me plaindre, j'ai déjà fait beaucoup de conquêtes. L'une admirait le feu de mes yeux noirs, l'autre était enchantée de mon sourire, plusieurs enfin étaient folles de mon *moi*, qui est fort bien.

« Je ne suis mécontent que d'une chose, c'est de n'avoir rencontré aucun obstacle, de n'avoir pas eu la moindre scène tragique dans mes amours.

» Quand je dis mes amours, j'ai peut-être tort, je crois que je n'ai jamais aimé !

» Ah ! si !... Je n'en conviendrais avec personne, mais je puis bien m'avouer à moi-même la passion que m'avait inspirée Mlle Mareillo, la jolie blonde du second étage. Mais c'est une mijaurée qui n'a pas voulu de moi sous prétexte que j'ai un ton trop impératif, trop cavalier.

» Pédante !

» Et son frère ! quel ostrogoth ! Il ne ferait pas bon avoir maille à partir avec lui pour la ravissante Madeleine ; je crois que lorsqu'il se met en colère il doit offrir tout de suite le choix des armes, j'aime mieux n'avoir rien à démêler avec ces gens, le père à l'air d'un ours mal léché, et la tante ! ah ! Dieu ! la tante ! quel remède !

» Je n'y puis penser sans avoir le frisson !... »

Tout en se parlant ainsi, le jeune Reynold avait achevé sa toilette, et nous devons en convenir, — sous l'élégant costume de hussard qui faisait valoir la grâce et la richesse de sa taille, — il avait un faux air martial tout chargé de séduction.

Après un dernier regard jeté dans la glace, — regard plein de joyeux contentement, — le jeune homme éteignit sa lumière et sortit en s'assurant toutefois qu'il avait bien sa clé.

Au bas de l'escalier, il rencontra sa mère, qui lui recommanda en soupirant de ne point faire de folies.

Sans essayer de peindre son caractère, nous dirons seulement que beaucoup de vanité et une forte dose d'égoïsme enveloppaient si bien les qualités du beau hussard, que personne, hormi ses parents peut-être, n'avait su les découvrir. Il affectait d'ailleurs de maltraiter les femmes, et donnait à ses amis nouvellement mariés des conseils tyranniques qui ne tendaient rien moins qu'à introduire le système de l'esclavage au foyer conjugal. Se fondant sur ce principe, il avait même rédigé dans ses moments perdu un petit code où les mœurs barbares de l'Océanie se trouvaient doublées de la sévérité orientale à l'égard des femmes.

Comme on le suppose, les amis de Frantz voulant se divertir, s'étaient empressés de lire ce chef-d'œuvre à leurs compagnes et toutes avaient fait retentir un long cri d'indignation qui s'était répercuté dans le monde.

Voilà pourquoi Madeleine, tout en trouvant M. Reynold fort bien, baissait les yeux lorsqu'elle le rencontrait.

Il lui faisait peur.

Mais revenons à notre histoire, et suivons la jeune fille, lorsqu'après dix heures elle remonte chez elle.

La pièce où couche la jeune fille est précisément au-dessous de celle où nous avons vu M. Reynold revêtir son brillant costume de hussard.

Là, tout est frais et simple ; c'est bien le sanctuaire de l'innocence, on ne peut avoir que des rêves purs sur ce charmant oreiller garni de dentelle, sous ces rideaux blancs qui abritent le sommeil.

En se déshabillant, Madeleine réfléchit à toutes les anecdotes diaboliques qui ont été le sujet de la conversation de la veille. La poule noire semble battre des ailes derrière la glace de sa toilette et son chat, qu'elle a enfermé par mégarde, pousse des miaulements lugubres qui la remplissent de frayeur.

En le sortant de sa cachette, la peur de la jeune fille redouble, car elle découvre pour la première fois qu'il ne possède pas un poil blanc, ce qui le range évidemment dans la catégorie de ceux des sorcières.

Le pauvre raton, cet être si parfaitement inoffensif, — et jusque là si choyé par sa jeune maîtresse, dut éprouver une douloureuse surprise en se voyant congédier durement au lieu de recevoir les tendres caresses qu'il attendait sans doute de Madeleine.

Il ignorait, l'innocent animal, que la cause de sa disgrâce venait de l'absence complète de quelques poils blancs au milieu de sa belle fourrure noire ; ainsi après avoir jeté un regard plein de reproches à son ingrate maîtresse, raton sortit la queue basse, le cœur inondé de fiel.

La conscience de Madeleine lui faisait un remords de sa cruauté, c'est pourquoi, mécontente d'elle-même, la jeune fille incapable de continuer sa toilette de nuit, retomba sur une chaise et se laissa emporter dans ces régions mystérieuses qui troublent l'esprit et neutralisent le bon sens.

Elle vit percer tour à tour la femme blanche qui s'évapore lorsqu'on veut la saisir, le chien sans tache qui poursuit les cavaliers dans les ténèbres, les feux-follets qui rasent la terre en sautillant et rappellent à la pensée de pauvres âmes que leurs fautes pourraient avoir exclues du ciel.

Son imagination déroula devant ses yeux fixes et sans regards une de ces conjurations pendant lesquelles on place, au pied de son lit, un miroir entre deux cierges allumés pour y voir, quand minuit sonne, le mari que le destin vous réserve. Ce miroir magique lui parut d'abord resplendissant, puis il se transforma peu à peu en portrait reproduisant le visage de Frantz Reynold, non pas absolument tel que le connaissait la jeune fille, mais embelli par une expression de bienveillance qui ne lui était pas habituelle, enfin la vision s'effaça graduellement et Madeleine reprenant courage, acheva de se déshabiller et se mit au lit le cœur bercé par les plus riantes chimères.

Laissons-la s'endormir sous l'aile de son bon ange, ne troublons point de beaux rêves que nous avons tous faits à une certaine époque de notre vie, et courons attendre le brillant hussard à sa sortie du bal masqué.

(La suite au prochain numéro.)

Pour la rédaction : L. Monnet. S. Cuénoud

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.